

« On n'avait pas compris qui j'étais : sûrement un peu fou, un peu gamin, mais entier, sans arrière-pensées ni tricherie (...) Est-ce qu'il faut quelqu'un qui affiche un beau sourire et est le pire des enfoirés ? »



A Annecy, le 14 septembre. SYLVAIN FRAPPAT POUR « LE MONDE »

La grande gueule du décathlon

Christian Plaziat a détenu le record de France pendant vingt-neuf ans, avant la performance de Kévin Mayer à Rio. Nostalgique, l'ex-flambeur des pistes a depuis multiplié les boulots comme il enchaînait les épreuves

YANN BOUCHEZ

Annecy, envoyé spécial

Nous pensions lui faire plaisir. Las, le souvenir a un peu remué le javelot dans la plaie. La photo encadrée avait pourtant été soigneusement choisie. On y voit Christian Plaziat, le cheveu blond long et léger, exhiber ses biceps saillants dans un débardeur suranné. Jour de gloire. En ce 28 août 1990, le décathlonien, *golden boy* de l'athlétisme français, devient champion d'Europe à Split. Dans la ville croate, il améliore au passage le record national de la discipline, déjà en sa possession. Vingt-six ans plus tard, dans un sourire, il ne peut s'empêcher cette question : « Ah, vous avez pris du javelot pour la photo ? » Pas vraiment son épreuve préférée : « Ça m'a coûté une médaille olympique. »

Question piquées de rappel un brin douloureux, Christian Plaziat a déjà été servi, cet été. Le 18 août, à Rio, Kévin Mayer est devenu vice-champion olympique, derrière l'Américain Ashton Eaton. Au terme de deux journées idylliques, le Français a explosé le record de Plaziat (8 834 points contre 8 574). L'ainé est resté admiratif devant la performance de son jeune compatriote : « Il n'y avait rien à jeter, tout était bon. » Etre dépossédé par un gamin de 24 ans de son record de France, qu'il détenait depuis presque trois décennies, lui a toutefois mis un petit coup de vieux : « On n'a pas vraiment envie de disparaître des tablettes. J'étais content parce que ça avait bien duré. Je me suis dit "Tiens, les journalistes vont me téléphoner, je vais pouvoir dire deux-trois conneries encore, ça fait longtemps !" Et en même temps, c'était une page qui se tournait. Ce n'est pas un deuil, mais il y a une fin d'histoire. A 52 piges, j'ai passé plus de temps à vivre avec mon record de France que sans. On s'habitue. »

La réussite de Mayer lui a rappelé, en creux, les manques de sa propre carrière, lui qui fut l'un des athlètes tricolores les plus connus des années 1980 et 1990. « Tous mes Jeux ont été catastrophiques », estime-t-il. De Séoul, en 1988, à Atlanta, huit ans plus tard, en passant par Barcelone, en 1992, Plaziat n'a ramené aucune médaille de ses voyages olympiques. En Corée du Sud, alors qu'il possède la meilleure performance mondiale, il doit se contenter de la cinquième place, après un lancer du javelot « honteux ». Quatre ans plus tard, en Catalogne, il abandonne après la hauteur, perturbé par une blessure au genou. Son plus gros traumatisme. Ses sponsors l'ayant quitté, il devra vendre sa maison et sa voiture.

En 1996, aux Etats-Unis, à 32 ans, il prend la 11^e place. Le barnum olympique, avec sa vie en collectivité, très peu pour lui. « Tu débarques dans un village de 10 000 athlètes, c'est une ville, se remémore-t-il, sans nostalgie. Je ne supportais pas. J'avais besoin d'être dans une forme d'isolement, d'être tranquille, de récupérer le soir. La musique, la bouffe, le brouhaha permanent, ce n'était pas possible. Je ne cherche pas d'excuse, mais une partie de mon échec des Jeux, c'est de ne pas avoir supporté ça. » Alors, à Split, Plaziat loue une villa « sur le bord de l'Adriatique », où il héberge son staff et des amis. Et ça marche. Au retour de Croatie, auréolé de sa médaille d'or, il achète sur un coup de tête une Porsche, qu'il se fera livrer « sur les Champs-Élysées, avec un bouquet de fleurs sur la banquette arrière ».

String et peinture

Des anecdotes comme cela, Plaziat en a des tonnes. Beaucoup ont déjà été racontées dans la pile d'articles de presse d'« environ 1,20 m de haut » qu'il conserve encore dans sa maison à la Petite Balme, un hameau du village de Sillingy, dans les environs d'Annecy, où il vit avec sa femme et ses trois enfants. S'il est désormais très discret – « les journalistes ne me sollicitent plus » –, le décathlonien était souvent un bon client pour les médias. « Ils sont venus chercher un personnage, des mots, une grande gueule, analyse-t-il, lucide. Chacun s'en accommodait. Je ne faisais pas ça pour le buzz, mais parce que c'était extraordinaire. Quand tu fais une séance photo pour Paris Match, qu'on te peint de la tête aux pieds, certains disent "Il fait le malin". Mais je m'en fous : pendant deux heures, je suis resté en string avec une fille qui m'a peint le corps. Après, j'ai fait des photos magnifiques. Pourquoi j'aurais des regrets ? »

Cette « une » de l'hebdomadaire *people*, juste avant les Jeux de 1988, lui a été renvoyée en pleine face après l'« échec » de sa cinquième place. Mais même avec le recul des années, Plaziat ne regrette pas. Avant les Jeux de Barcelone, quand la même revue lui propose cette fois de courir devant l'objectif en combinaison sur le porte-avions Clemenceau, à côté de Mirage 2000 en phase de décollage, il est à nouveau partant. Pour lui, l'exposition fait alors partie du métier. Il ne boude pas son plaisir : « Il y a des sollicitations des sponsors, des médias, etc. Tu dois apprendre dix métiers différents. J'ai appris à communiquer, à me vendre. J'étais un salarié autonome. J'adorais. »

Son côté entier, son franc-parler et son peu de goût pour la modestie feinte font parfois passer Plaziat pour arrogant ou narcissique. Peu lui importe, même si cela lui cause des soucis, de temps en temps. « Parfois taquin », souvent « écorché », comme il le reconnaît, le champion suscite l'incompréhension de certains. En 1992, après l'énorme déception de Barcelone, alors qu'il pense arrêter sa carrière, il reçoit un magazine sportif, et taille un costard au directeur technique national (DTN) de l'époque : « J'avais dit qu'il ressemblait plus à un garçon d'écurie qu'à un DTN. Ce n'était pas vraiment méchant : il fumait des [cigarettes] Boyards, comme les paysans qui se la collent sur la lèvre pendant trois jours, et il avait le pantalon toujours dégueulasse, déchiré. » Résultat : convoqué devant une

commission de discipline, il écope de trois mois ferme de suspension et neuf avec sursis. Lourde sanction, qui lui fait manquer les championnats du monde en salle. En 1996, après Atlanta, ses propos à chaud sur « l'athlétisme à deux vitesses », dénonciation assumée du dopage, lui valent une mémorable prise de bec avec Guy Drut, alors ministre délégué à la jeunesse et aux sports, qui a des mots très durs envers lui. « On n'avait pas compris qui j'étais : sûrement un peu fou, un peu gamin, mais entier, sans arrière-pensées ni tricherie », résume Plaziat. On peut reprocher à quelqu'un de dire les choses maladroitement, mais il faut savoir ce que l'on veut. Est-ce qu'il faut quelqu'un qui affiche un beau sourire et est le pire des enfoirés ? »

Toujours bien placé aux Mondiaux en plein air sans jamais monter sur le podium (4^e en 1987, 9^e en 1991, 6^e en 1993 et en 1995), champion du monde en salle en 1995 à Barcelone, le décathlonien, qui n'a jamais apprécié les « ronds-de-cuir », déplore le peu de considération de sa fédération. « Quand on a 20-23 ans, on n'a pas tout le recul nécessaire pour dire les choses comme on les dit à 50 ans, plus calmement. On est fou. D'ailleurs, pourquoi s'enlever ça ? C'est ce que t'as dans le ventre, c'est ton énergie. Quand je disais : "Je vais gagner", c'était sûrement prétentieux, malvenu, dérangeant, mais je vivais pour ça, je mangeais pour ça, j'ai donné mon existence au décathlon. »

En 1997, il met un terme à sa carrière. Une petite mort. Ce Lyonnais de naissance monte un pub à Annecy, Le Stadium, juste au-dessus d'une boîte de nuit. Un moyen de garder cette adrénaline de la compétition. « Six jours sur sept, on faisait la fête, c'était génial. Quand tu as cette passion avec tout ce qu'elle renvoie – les voyages autour du monde –, tu n'as pas envie que les lumières s'éteignent. Celles du jour se sont éteintes, alors, j'ai allumé celles de la nuit, et j'ai fait la fête. » Après avoir rencontré sa femme au Stadium, il change d'activité et reprend le boulot à France Télécom qu'il occupait à temps partiel lorsqu'il était athlète. Difficile transition. « La cicatrice ne se ferme jamais, explique-t-il. On la supporte, on survit, on essaie de trouver autre chose. »

Ces quinze dernières années, Christian Plaziat a multiplié les boulots, comme il enchaînait les épreuves sur la piste. D'abord, en créant son entreprise de coaching sportif, entre 2004 et 2011, puis comme responsable opérationnel d'un hôtel-restaurant gastronomique pendant trois ans, avant de travailler pour un grand groupe de vérandas. Une vague de licenciements économiques il y a quelques mois l'a remis sur le marché du travail, où il a déjà « plusieurs pistes », dont une avec une marque de la région, Hoka, spécialisée dans les chaussures de trail.

Toujours aussi affûté, il a couru « environ 2 000 kilomètres ces six derniers mois », sans compter les sorties à vélo et en rollers. Une nécessité physique et mentale. Les abdos toujours aussi bien dessinés – il nous les a montrés –, Christian Plaziat a demandé s'il y aurait « une photo rigolote » dans *Le Monde*. A 52 ans, il s'est un peu assagi, a vendu ses anciens bolides. Mais cette année il a acheté une puissante moto « qui se conduit comme un vélo ». Pas question de se renier. ■

Dates

1963 Naissance à Lyon, le 28 octobre.

1988 Cinquième du décathlon aux Jeux olympiques de Séoul.

1990 Champion d'Europe à Split (Croatie), avec un nouveau record de France.

1992 Abandon aux Jeux de Barcelone.

1995 Champion du monde en salle de l'heptathlon, à Barcelone.

1996 Onzième aux Jeux d'Atlanta.

1997 Devient gérant d'un pub, Le Stadium, à Annecy.

2011 Responsable opérationnel d'un hôtel-restaurant, après avoir monté son entreprise de coaching sportif.

2016 A la recherche d'un emploi à la suite de licenciements économiques dans la société de vérandas où il travaillait.